

Sidonie Loubry Carette, *Entretien avec Jean Echenoz*, p. 5.

L'entretien avec Jean Echenoz qui ouvre le dossier vient tout d'abord justifier l'étude regroupée de ces trois ouvrages de l'auteur. Il s'agit ensuite d'éclairer certains choix d'écriture de l'auteur comme sa précision descriptive ou le traitement de l'espace et d'analyser la portée du regard posé sur le monde.

Dominique Viart, *Les esthétiques démenties : réalisme et minimalisme d'Un an à Je m'en vais*, p. 13.

Dominique Viart s'intéresse à la classification critique des ouvrages de Jean Echenoz et notamment à celle que l'auteur a cherchée à voir émerger pour son ouvrage, *Un an*, dans le but de s'affranchir des catégories où la réception l'inscrivait. Il y inscrit donc un jeu avec le modèle minimaliste tout en explorant une autre forme du roman, celle du roman réaliste.

Christine Jérusalem, *L'occupation des sols fictionnels dans les romans de Jean Echenoz : correspondances et allers-retours*, p. 27.

L'article s'intéresse au travail intertextuel interne, c'est-à-dire aux reprises qui apparaissent dans l'ensemble de l'œuvre échenozienne : au sein d'un passage, du roman voire des romans. On peut tout d'abord y voir, à l'échelle du roman, des raccords qui permettent de recoudre l'unité de textes souvent caractérisés par leur éclatement premier. La reprise est également, pour C. Jérusalem, signifiante pour la compréhension du texte. Enfin l'auteur de l'étude montre comment le rôle unificateur de la reprise vaut plus largement pour l'ensemble de l'œuvre échenozienne

Laurent Demanze, *Lecture d'une séquence (Je m'en vais, pp. 192-196 / Un an, pp. 69-71)*.

Le diptyque formé par *Je m'en vais* et *Un an* conduit Laurent Demanze à étudier le moment de jonction, la prise en autoparc, dans l'histoire parallèle de deux vies pourtant bien différentes : celles de Ferrer et Victoire. Il montre notamment comment le traitement de cet épisode, en apparence anodin mais en fait véritable allégorie de la réécriture, permet la naissance d'une écriture ironique. Il confirme donc la nécessité d'une lecture double, le premier épisode éclairant l'autre et inversement.

Marie-Hélène Boblet, *Chronique d'une disparition annoncée : L'Occupation des sols – Opéra muet*, p. 45.

L'auteur de l'article se propose d'étudier, de manière comparative, un ouvrage de Jean Echenoz, *L'Occupation des sols* et *Opéra muet* de Sylvie Germain qui ont en commun le motif de l'effacement d'une image publicitaire, symbole de la difficulté à oublier la disparition d'un être cher. Il met ainsi en évidence les points communs dans l'utilisation de ce motif : la dénonciation du statut de l'image dans la société actuelle ainsi que le pouvoir de l'illusion. Les dernières lignes permettent cependant de revenir sur ce qui fait la particularité de chacune des œuvres dans le traitement de l'image.

Catherine Douzou, *Les Grandes Blondes, roman hyperréaliste ?* p. 57.

Catherine Douzou choisit dans cet article d'interroger le rapport de Jean Echenoz à l'hyperréalisme dans *Les Grandes Blondes*, notamment pour son retour au réel. C'est, dans un premier temps, le souci échenozien de photographier la banalité du monde contemporain, de la façon la plus fidèle possible, qui lui permet d'établir ce parallèle. Il y a de fait chez lui un goût

certain pour l'ordonnement du réel qui permet la naissance de petits instantanés du monde. Enfin, à la manière de l'hyperréalisme, le roman *Les Grandes Blondes*, sous des allures parfois loufoques, révèle l'étrangeté d'un monde pourtant familier au lecteur et dénonce une société trop matérialiste.

Dominique Carlat, *De la vertu critique de l'humour à l'ère industrielle de la reproduction : Les Grandes Blondes*, p. 71.

L'auteur s'intéresse dans cet article à la parodie de genres mineurs dans l'œuvre échenozienne. Il s'attache notamment à mettre en évidence le jeu avec les clichés issus de genre littéraires mais aussi de la télévision ou de la musique populaire dans *Les Grandes Blondes*.

Bruno Blanckeman, *En théorie*, « je m'en vais », p. 77.

L'œuvre échenozienne se caractérise par le fait qu'elle livre toujours son propre mode d'emploi. Le propos de l'auteur dans cet article est de montrer comment Echenoz réussit dans *Je m'en vais* à inverser la part de la théorie sur la pratique sans pourtant y renoncer. Il s'agit selon Bruno Blanckeman d'une adaptation à la perte de légitimité du métadiscours.

Jaël Grave, *Nuit polaire, nuit sacrée dans les romans de Roger Frison-Roche*, p. 85.

Jaël Grave s'interroge sur la signification de la nuit du Grand Nord dans les romans du voyageur et écrivain Roger Frison-Roche. Elle met ainsi d'abord en évidence sa toute-puissante, par le pouvoir de fascination qu'elle exerce en tant qu'élément sacré : elle a la capacité de mettre l'homme en relation avec une réalité transcendante. Enfin, elle montre comment cette toute-puissance naît aussi de son pouvoir effrayant. Elle conclut donc que l'expérience nocturne devient initiatique, en mettant notamment en évidence l'importance des liens entre les hommes.

Thanh-Vân Ton-Thât, *Représentations de l'enfance chez Proust et chez Nathalie Sarraute : affinités, réécritures et subversions*, p. 91.

Thanh-Vân Ton-Thât examine les rapports entre Nathalie Sarraute et Proust quant à la question de l'enfance, rapports davantage inconscients que réellement recherchés. Il étudie tout d'abord la géographie associée à l'enfance qui se dessine dans chacune des œuvres pour mettre en évidence des points communs, tels l'onomastique ou le rapport étroit entre mémoire et lieu. C'est ensuite à la manière qu'a Sarraute d'appréhender le temps de l'enfance puis aux sensations et aux sentiments enfantins que l'article s'intéresse, pour mettre au jour, certes, les points communs mais aussi les différences avec Proust. C'est pourquoi l'auteur parle avec Sarraute de l'écriture d'une satire, au sens étymologique, de l'enfance.

Johanne Bénard, *Les noms de Mobile*, p. 101.

L'auteur de cet article s'intéresse à l'onomastique, et plus particulièrement au toponyme dans son rapport à la phrase et au discours, dans *Mobile*, un texte de Michel Butor où le nom propre abonde. Les microanalyses de certains passages de l'ouvrage, notamment des incipits ou de certains énoncés-listes, permettent à l'auteur de se positionner à rebours de la lecture structuraliste faite par R. Barthes de *Mobile*. Il exprime en effet que la structure de l'ouvrage ne fait que mieux divulguer la présence de l'énonciateur.

Isabelle Roussel-Gillet, *Troubles et trouées : Le Procès-verbal de J.M.G Le Clézio*, p. 113.

Isabelle Roussel-Gillet s'intéresse à la problématique identitaire dans le premier ouvrage de Le Clézio, *Le Procès-verbal*. Pour cela, elle étudie dans un premier temps la description du corps du héros en s'appuyant sur le concept de « moi-peau » du psychanalyste Didier Anzieu. L'étude du traitement de la peau chez le personnage principal permet *in fine* de décrypter le traitement du texte.

Franck Bauer, *Les métamorphoses d'une phrase (à propos d'une phrase de La Métamorphose)*, p. 125.

L'article de littérature étrangère de ce numéro est consacré à la réception française de la *Métamorphose* de F. Kafka, ouvrage abondamment traduit en français, et plus particulièrement au parti pris des traductions les plus récentes d'en écarter un certain nombre considérées *a posteriori* comme abusives. L'auteur souligne notamment le paradoxe de vouloir établir une traduction univoque de ce qui est le plus souvent en prise à plusieurs interprétations en donnant divers exemples de ces ambiguïtés.

Claude Cavallero, *Philippe Delerm ou l'intime ordinaire*, p. 135.

C'est aux nouvelles de Philippe Delerm, dont les titres évoquent en général d'emblée l'intimité, que Claude Cavallero s'intéresse, dans un article qui traite des enjeux discursifs liés à l'intime. Il met en lumière le paradoxe d'une écriture et d'une structure minimalistes qui réussissent à dire l'intime en économisant les moyens discursifs mis en œuvre. Enfin, il met en parallèle ces scènes d'intimité dans les nouvelles avec celles des romans ou essais delermiens afin de mettre en évidence les procédés de mise en écriture de ces plaisirs minuscules utilisés par l'auteur. Par là, il fait ressortir l'importance de la temporalité existentielle de l'intériorité.